

**L'UNIVERS MUSICAL, 15 octobre 1854, pp. 155-156.**

Quelques jours après la première représentation des *Sabots de la Marquise*, avait lieu la réouverture du Théâtre-Lyrique. Je n'ai pas à recommencer l'analyse de *la Promise*, j'arrive de suite au *Billet de Marguerite*.

La France a tellement besoin de se placer en tête du mouvement des idées qu'elle honore de préférence à ses propres enfants les artistes étrangers qu'attire cette généreuse folie. Et si ce choix blesse quelquefois nos plus // 156 // chères illusions, du moins quand le succès le justifie, c'est l'éternel honneur de notre nature que nous soyons toujours disposés à y applaudir.

Ainsi lorsque, l'an dernier, les jeunes musiciens faisaient antichambre, dans l'espoir que la porte du Théâtre-Lyrique finirait par s'ouvrir pour eux, virent passer avant eux M. Gevaërt [Gevaert], ils durent en murmurer; je suis sûr qu'aujourd'hui l'approbation couvre le blâme et que le franc succès obtenu par le musicien belge doit lui donner chez nous droit d'asile et de cité.

A toutes les chances qui semblent entourer sa carrière, M. Gevaërt [Gevaert] peut joindre l'inappréciable avantage d'avoir enfin trouvé un charmant libretto. *Le Billet de Marguerite* est un des meilleurs opéras-comiques qui se soient encore joués au Théâtre-Lyrique.

Reinold et Tobias sont deux bons compagnons, qui font leur tour d'Allemagne, en exerçant gaîment la profession de tonneliers. Lorsque leur escarcelle est vide, ils paient leur écho en chansons, et rarement la porte inhospitalière se referme devant eux; partout on les reçoit, partout on les accueille, ces braves chanteurs!

De toutes les aventures de voyage, ce sont les aventures d'amour qui sont les plus communes; aussi Reinold et Tobias ne tardent-ils pas à reconnaître cette vérité. Reinold, qui, du reste, est d'humeur fort galante, a trouvé par un beau soir une jeune fille à laquelle il s'est mis à conter de doux propos. La pauvrete l'a écouté toute émue, et tandis que Reinold n'éprouve guère pour elle que cette affection légère d'un cœur habitué à semer ses émotions sur les routes, elle s'est mise à le chérir d'une telle force que pour lui, pauvre et sans famille, elle refuse un bon mariage, se fait chasser de la maison dans laquelle on l'avait accueillie, et s'expose aux insultes de toutes ses compagnes jalouses de sa beauté. La noble enfant souffre et se tait, son amour éprouvé s'accroît dans le sacrifice même, et d'ailleurs n'a-t-elle pas le bras de Reinold pour s'appuyer?... Non, car il faut qu'il parte, il faut qu'il suive ses compagnons. Marguerite pleure et doute, mais Reinold la rassure, non-seulement il lui laisse un billet, un blanc-seing, son nom enfin, dont plus tard elle pourra se servir, s'il est nécessaire qu'on lui rappelle jamais sa promesse. Telle est l'histoire de Marguerite et de Reinold.

Tobias, lui, s'en tient aux soupirs discrets. Le hasard lui fait aussi rencontrer une belle fille qui guette sur le chemin le messager du village. Ce messager doit lui remettre une lettre de son père; mais comme c'est un homme dur s'il en fut, il refuse à la pauvre Berta le pieux souvenir qu'elle espère, parce que dans sa précipitation à venir le chercher elle a oublié de prendre sa bourse, et que le coriace Jacobus a pour principe de recevoir avant de donner. Fort heureusement Tobias vient à l'aide de la belle en lui offrant le seul ducat qu'il lui reste. Grâce à lui, Berta s'empresse de lire le billet de son père, ce billet, triste comme un adieu, lui dit à peu près ceci: « Ma fille, la bataille se livre demain, je ferai mon devoir de soldat, mais si je meurs reçois avec mes suprêmes bénédictions les prières d'un cœur sur qui pèse un remords; jadis j'ai lâchement trompé Charlotte Mullet, une pauvre femme; j'ignore ce qu'elle est

devenue; répare la faute de ton père, ô ma Berta! Cherche partout celle qui souffre de mon cruel abandon, que sa fille soit ta sœur! » Pour tout réponse, Berta baisa la lettre de son père et s'apprête à partir. Telle est l'histoire de Tobias et de Berta.

Cette double intrigue fait le sujet du premier acte. Quand la toile se relève, deux ans se sont passés et tout est bien changé. Reinold est devenu maître Martin, le riche tonnelier de Vanberg, qui ne rêve que grandeurs. Non-seulement il a complètement oublié Marguerite, mais il va se marier à Berta, qui touche par sa famille aux premiers emplois du pays et dont les protections doivent singulièrement applanir sa route ambitieuse. Pendant que ce mariage se prépare, Tobias se désole, car son amour à lui n'a fait que grandir avec le temps.

Sur ces entrefaites, Marguerite apparaît, pâle, souffrante et fidèle; elle supplie Berta de la prendre pour servante, et pour mieux l'attendrir elle lui raconte ses amours et la promesse de Reinold. En apprenant que Marguerite est sa rivale, Berta découvre qu'elle est aussi sa sœur, de sorte que son dépit se tourne en tendresse et que désormais elle n'a plus qu'un désir, celui d'assurer l'avenir, le bonheur de l'orpheline. Or donc, voilà Berta qui se met à rêver par quel moyen elle pourra contraindre Reinold à tenir un engagement dont il ne paraît pas se soucier beaucoup. Sur ces entrefaites, Jacobus, l'usurier, le coquin, l'homme retors, se présente et c'est lui qu'elle consulte. En voyant la signature de Reinold, les yeux du misérable s'allument, il s'empare d'un blanc-seing, le remplit à l'instant même et poursuit son auteur d'une menace qu'il compte bien exploiter pour son propre profit. Voilà le pauvre Reinold traqué par des poursuites et forcé d'abandonner sa fortune et sa maison. On conçoit que, dans un tel moment, le souvenir de Marguerite ne peut lui sembler doux, d'autant plus qu'il rend la pauvre fille complice de Jacobus. Aussi quand toute heureuse elle se présente à lui, il la maudit, la repousse et lui jette une insulte qui la frappe au cœur.

En vain on cherche à le calmer, il s'obstine, il va partir. Que font alors Marguerite et Berta? Elles s'amuse à ruser contre l'habile Jacobus, et comme l'amour est bien malin, elles parviennent à retirer des ses mains le titre qui peut perdre Reinold. Cela fait, Marguerite rend à son ami cet engagement fatal, et s'assurant qu'il ne l'aime plus, elle part le désespoir au cœur pour en finir avec la vie. Cependant Reinold est vaincu; touché par ce noble dévouement, il rend enfin justice à Marguerite et son amour se réveille plus puissant que jamais. Tandis qu'il se livre à de doux rêves d'avenir, on vient lui dire que Marguerite s'est enfuie... Reinold va se livrer au désespoir!... Mais Tobias a veillé sur elle; il l'a sauvée, voici qu'il la ramène; Reinold, suivant le vieil usage allemand, appelle sa fiancée qui lui répond, et les deux couples unis montrent aux spectateurs quatre gens bien heureux.

Telle est la donnée du *Billet de Marguerite*. Encore une fois j'oserai dire que cette donnée me semble touchante, simple et parfaitement lyrique, ce qui est l'essentiel.

La musique de M. Gevaërt [Gevaert] n'a rien qui sente l'hésitation ni l'exhubérance de la jeunesse. Elle est sage, prudente, suffisamment mélodique, parfois un peu grise d'harmonie. M. Gevaërt [Gevaert] d'ailleurs n'est pas un débutant, c'est un artiste habitué au succès; seulement l'ambition le pousse; il ne se content pas des triomphes que la Belgique décerne à ses enfants, il vient glaner en France et y fera bonne et belle moisson.

Dès à présent la place de M. Gevaërt [Gevaert] est conquise. Je ne sais de quel titre la Belgique l'honore, mais assurément la France doit lui donner l'accolade comme aux anciens chevaliers, en le faisant entrer dans la glorieuse phalange des

artiste qui la rendent si fière!

Le grand fait de la soirée était le début de Mme Deligne-Lauters.

Mme Lauters est une toute jeune femme, blonde et rose comme une fille du Nord. Son air doux, sa démarche incertaine, cette chère gaucherie que le parterre pardonne si volontiers, tout semble prévenir en sa faveur. Sans être actrice, elle a joué son rôle avec un charme modeste qui lui a valu les plus légitimes sympathies. Son organe est à la fois d'un timbre charmant et profond, il caresse et pénètre. Sa voix de mezzo-soprano parcourt facilement le double octave qui s'élève du *la* grave au *la* aigu; le *si* et l'*ut* sont un peu faibles, mais, en revanche, Mme Deligne-Lauters les attaque avec une parfaite justesse. Ce n'est pas précisément une cantatrice, c'est une chanteuse de cœur. Elle ne tire pas aux yeux des spectateurs un feu d'artifice de trilles et d'arpèges, mais elle met dans son chant toute la tendresse possible.

Avec de bonnes études, Mme Lauters arrivera peut-être à faire oublier Mlle Darcier. Elle a soulevé à diverses reprises des applaudissements chaleureux, elle a plus souvent encore touché le cœur de ses juges; lequel vaut mieux de l'attendrissement ou de l'enthousiasme?

**L'UNIVERS MUSICAL, 15 octobre 1854, pp. 155-156.**

Journal Title: L'UNIVERS MUSICAL  
Journal Subtitle: JOURNAL et ABONNEMENT MUSICAL  
Day of Week: Sunday  
Calendar Date: 15 October 1854  
Printed Date Correct: Yes  
Volume Number: N°20  
Year: 2<sup>ème</sup> année  
Series: None  
Issue: 15 Octobre 1854  
Livraison:  
Pagination: 155-156  
Title of Article: Revue des Théâtres Lyriques.  
Subtitle of Article: *Les Sabots de la Marquise, la Promise, le Billet de Marguerite, Semiramide et le Barbier [Il Barbieri di Siviglia].*  
Signature: Henry Boisseaux  
Pseudonym:  
Author:  
Layout: Internal Text  
Cross-reference: None